



«France (burnt/unburnt)» 2011 de Claire Fontaine.

PHOTO MARC DOMAGE. COURTESY AIR DE PARIS

A gauche: «Senza titolo (Pantere)» 1985, d'Alighiero Boetti.

PHOTO TORNABUONI ART



«Zoogeografiche» 1968 de Claudio Parmiggiani.

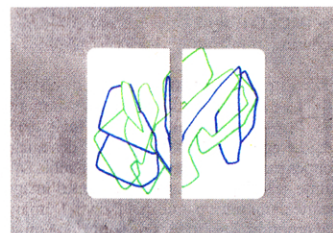
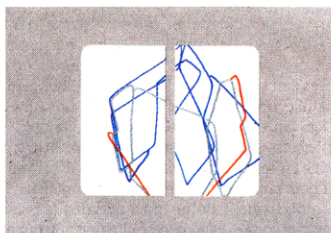
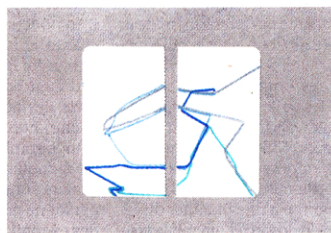
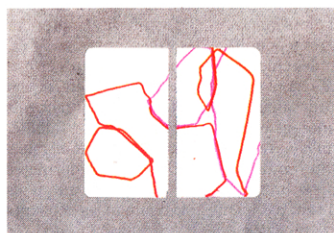
PHOTO DR

Ci-dessous: «Tokyo-Hokkaido», Japon 2010 de Sylvie Bonnot.

PHOTO SYLVIE BONNOT

cartes! Ô graphies!

Le tracé des frontières n'est pas seulement affaire de savants. Il arrive aussi que des artistes dessinent des géographies vécues, intimes, autres images du réel.



Par CATHERINE MILLET

En dépit de toute mon estime pour Michel Houellebecq, je suis au regret de dire que Jed Martin, héros de son dernier roman, *la Carte et le Territoire*, et artiste dont la réputation s'appuie d'abord sur les reproductions photographiques qu'il réalise de cartes Michelin, n'est pas du tout un novateur. Avant-gardiste peut-être, mais pas pionnier. En vérité, il s'inscrit dans une tradition déjà si bien établie qu'on pourrait presque la désigner comme une troisième voie entre abstraction et figuration, appelons-la : le «cartographisme». De prestigieuses institutions lui ont consacré, depuis longtemps, des expositions. La dernière en date fut «Global Navigation

System», au Palais de Tokyo à Paris, en 2003. Mais rappelons «Mapping», en 1994, au musée d'Art moderne de New York et «Cartographers», manifestation itinérante qui, en 1997 et 1998, voyagea de Zagreb à Varsovie, à Budapest et à Maribor en Slovénie. Dans la décennie qui suivit la chute du mur de Berlin, les artistes n'allaient quand même pas laisser aux seuls responsables politiques le soin de redessiner les frontières. Certes un mur était tombé (on en reconstruirait plus tard ailleurs...), la circulation était infiniment plus aisée d'une partie du monde à l'autre, mais il restait toujours, il reste tellement de barrières culturelles et morales dont il faut bien faire le relevé.

De même est-il toujours utile de souligner à quel point des activités humaines aussi essentielles que l'ironie, le souvenir ou l'utopie floutent ou distordent les représentations

conventionnelles de la réalité. A quoi faisons-nous confiance la plupart du temps pour nous déplacer dans le monde? A un tracé soigneusement étudié sur papier ou sur écran (ce qui n'empêche pas les mauvaises interprétations) ou à cette cartographie intégrée au plus profond de notre psyché, remodelée par notre sensibilité et notre expérience, comme en témoignent ces cartes que Pierre Joseph nous livre toujours «de mémoire»? Par-delà les conventions, la cartographie revisitée par les artistes nous fournit, en fait, une idée plus juste de cette réalité. L'histoire redessine sans cesse la géographie, mais les codes universels utilisés dans les représentations graphiques ont pour fonction d'occulter cette histoire. Il revient aux œuvres d'art de la maintenir sensible.

Alighiero Boetti, un vrai précurseur, lui, dont la toute première carte brodée en 1969 s'inti-

tule *Territoires occupés*, a expliqué que ce qui l'intéressait, était que «ces dessins ne naissent pas de [s]on imagination mais de charges d'artillerie, de raids aériens et de négociations diplomatiques». Ses cartes sont de très grandes broderies que l'artiste faisait exécuter en Afghanistan. A partir de 1979, difficilement acheminées en Occident, elles ont porté les traces d'une autre guerre. Quel est l'avenir de la cartographie à l'ère du GPS? Allons-nous renoncer à toute initiative en nous laissant guider comme des idiots par une voix synthétique? Ne devons-nous pas plutôt préserver ces moments où, notre corps provisoirement arrêté devant un carré de toile ou de papier qui nous rappelle à notre position précise dans le monde, ce sont nos rêves, ou notre esprit critique, qui voyagent? ◆

Ecrivaine. Dernier ouvrage paru: «Jour de souffrance», Flammarion, 2009.